

(voir L. Brassous, « Les enceintes urbaines tardives de la péninsule Ibérique », S. Martin-Kilchner, R. Schatzmann [dir.], *L'Empire romain en mutation. Répercussion sur les villes romaines dans la deuxième moitié du III<sup>e</sup> siècle/Das römische Reich im Umbruch: Auswirkungen auf die Städte in der 2. Hälfte des 3. Jahrhunderts* [Colloque international, Berne, 2009], Paris, 2011, p. 278-286). En acceptant hâtivement cette hypothèse, l'a. s'enferme dans une opposition systématique entre les constructions lusitaniennes et celles du Nord-Ouest ibérique, qui participent peut-être des mêmes phénomènes.

Regrettons également l'absence de plan détaillé de ces enceintes, ce qui nuit à la lecture de l'ouvrage. Une seule figure sans échelle, et trop petite

pour être lisible (fig. 25, p. 245), rassemble les tracés simplifiés de neuf enceintes, sans signaler les tours ou les portes et sans distinguer les tronçons préservés des tronçons supposés.

Au-delà de ces petites faiblesses de méthode et de forme, ce livre reste un important travail de synthèse dans lequel le lecteur trouvera de nombreuses et utiles informations sur ces enceintes tardives de Lusitanie.

Laurent BRASSOUS,

Université de La Rochelle,

Faculté des Lettres, Langues, Arts et Sciences Humaines,

1, parvis Fernand-Braudel,

17 000 La Rochelle.

laurent.brassous@univ-lr.fr

GRAN-AYMERICH Ève, VON UNGERN-STERNBERG Jürgen, préf. de Jean LECLANT †, *L'Antiquité partagée. Correspondances franco-allemandes (1823-1861)*, Karl Benedikt Hase, Désiré Raoul-Rochette, Karl Otfried Müller, Otto Jahn, Theodor Mommsen (*Mémoires de l'AIBL*, 47), Paris, AIBL, avec la participation de la Gerda Henkel Stiftung (Düsseldorf) et de l'Institut historique allemand de Paris, 2012, 1 vol. 20 x 29, 432 p. et 30 pl.

Ce gros ouvrage est le fruit de cinq longues années de recherche menées par È. Gran-Aymerich (ci-dessous EGA), déjà auteur de plusieurs travaux notables sur l'historiographie de l'archéologie, en association avec un chercheur allemand, le professeur émérite J. von Ungern-Sternberg (ci-dessous JUS), auteur de travaux tout aussi importants sur les relations scientifiques franco-allemandes. À partir des archives de l'Institut de France et d'autres grandes institutions, tous deux apportent une nouvelle pierre à notre connaissance des échanges (ou, selon la formule désormais consacrée, des transferts) culturels franco-allemands au XIX<sup>e</sup> s. Il s'agit d'une pierre angulaire, car le deuxième tiers de ce siècle fut une période pendant laquelle des savants français et allemands, aujourd'hui encore reconnus comme de remarquables pionniers dans leur discipline (même si leurs noms sont souvent tombés dans un relatif oubli), ont vraiment réussi à « partager » leurs points de vue sur l'Antiquité grecque et romaine, en correspondant et en discutant dans leur langue respective. Par la suite, les sciences de l'Antiquité en France et la « *Alttertumswissenschaft* » sont devenues des parallèles qui ne se rencontrent plus que rarement, grâce à des initiatives personnelles qui, il est vrai, se sont multipliées et même

conjuguées depuis quelque temps. Elles sont aussi à l'origine de ce livre, comme il est expliqué dans les « Remerciements ».

Certes, le titre ne doit pas être pris au pied de la lettre ; à cette date le partage n'était pas et ne pouvait pas être parfait, il existait aussi des tensions politiques et des rivalités professionnelles. Mais on est loin, très loin du stade qu'elles ont pu atteindre après les années 1870, lorsque l'antagonisme politique a pris le dessus pour de longues décennies, couronnées par la période noire où l'idéologie nazie a voulu s'approprier l'Antiquité gréco-romaine. Ce qui caractérise le deuxième tiers du XIX<sup>e</sup> s., c'est que les relations scientifiques franco-allemandes reposaient avant tout sur la bonne volonté de quelques savants, tandis que les institutions archéologiques commençaient tout juste à voir le jour, en particulier l'Institut de correspondance archéologique de Rome et l'École française d'Athènes (dont les jeunes membres, rappelons-le, furent d'abord et surtout professeurs de français). En France, depuis le début du XIX<sup>e</sup> s., le centre de gravité des antiquisants était le Cabinet des médailles d'une bibliothèque qui fut tantôt impériale, tantôt royale, le Louvre et la Sorbonne étant encore en retrait. Paris attirait alors de jeunes intellectuels allemands, qui

conservaient des liens avec leur pays d'origine où la science académique se constituait méthodiquement, en prenant une nette avance sur la France.

Le point de départ de ce livre est la confrontation de deux correspondances conservées à l'Institut de France, celle du philologue et byzantiniste Karl Benedikt Hase (1780-1864 ; ci-dessous KBH), un Allemand naturalisé français — et même le premier qui fut élu membre de l'AIBL —, et celle de l'antiquisant Désiré Raoul-Rochette (1790-1854 ; ci-dessous RR). Cet ancien « Athénien » fut le « garde des médailles » jusqu'en 1848, ce qui explique que les archives du Cabinet, où il dispensait un cours d'archéologie classique à la suite de celui de son prédécesseur Aubin-Louis Millin, complètent le fonds de l'Institut. En fait ces deux savants ont eu chacun de hautes responsabilités à la Bibliothèque royale, puisque KBH fut à la tête du Département des manuscrits avant de prendre la direction de l'École des Chartes. Si KBH peut être justement qualifié, de par sa double culture, de « médiateur » dans les relations scientifiques franco-allemandes, RR, promoteur d'une sorte d'« archéologie comparée » et même d'une « histoire comparée des religions en France » (p. 26), était très accueillant aux étrangers ; il a d'ailleurs connu à Paris plusieurs grands intellectuels allemands, dont Heinrich Heine et Alexander von Humboldt. Le fait que KBH et RR, qui avaient des spécialités différentes, souhaitaient collaborer est révélateur de leur souci de favoriser une connaissance globale de l'Antiquité, qui ne dissocie pas la philologie de l'archéologie et embrasse l'ensemble du monde méditerranéen.

Après avoir parcouru des lettres complémentaires dans d'autres fonds d'archives, EGA et JUS ont fait le choix de privilégier celles touchant à la constitution de nouvelles disciplines (p. 22) : l'épigraphie, car KBH a correspondu avec (entre autres) Otto Jahn et Theodor Mommsen, qui sont à l'origine du *CIL*, et l'archéologie ainsi que l'histoire de l'art, car RR a échangé de nombreuses lettres avec celui qu'il considérait comme un maître, Karl Otfried Müller, qui travailla comme lui en Grèce et se montra d'une manière générale très ouvert à des contextes différents.

Comme on peut le voir d'après l'index final, quantité d'autres personnes impliquées dans les sciences de l'Antiquité apparaissent dans ce livre, ainsi K. A. Böttiger, E. Gerhard, J. I. Hittorff, L. von

Klenze, Th. Panofka, Fr. von Thiersch... EGA et JUS font également intervenir des archéologues de la génération suivante, comme Salomon Reinach et Georges Perrot, qui étaient conscients des rôles respectifs des uns et des autres et savaient quels sujets passionnaient alors les antiquisants des deux pays : la numismatique, bien sûr, les vases grecs d'Italie du Sud, d'abord dits « étrusques », et la peinture (un sujet durablement polémique, où RR s'opposa en vain à J. A. Letronne).

Les 30 planches photographiques qui illustrent notre livre font voir une des multiples difficultés auxquelles se sont heurtés les auteurs : le déchiffrement de l'écriture gothique, un problème que nous avons aussi connu en étudiant les documents légués au Goethe- und Schiller Archiv de Weimar par le savant franco-allemand Wilhelm Froehner (1834-1925), dont la plume suit un tracé parfois aussi déroutant que celle de Theodor Mommsen. Parmi ces érudits allemands, Froehner représente une autre génération ; arrivé à Paris en 1859 il eut tout de suite KBH pour modèle et mentor, d'après son « Tagebuch » il le rencontrait jusque dans les salons. En 1863, à ceux qui se méfiaient de lui à cause de sa nationalité il répondait par cette phrase de Napoléon III, qu'il fréquenta beaucoup, de même que la princesse Mathilde : « une caste qui ne se renouvelle pas par des éléments étrangers est condamnée à disparaître » [en français dans un Journal écrit en gothique]. Après qu'il fut devenu français en 1866 par décret impérial, sa carrière au musée du Louvre se trouva vite brisée par la dégradation complète des relations entre la France et l'Allemagne, mais le fait qu'il ait pu léguer sa collection personnelle au Cabinet des médailles, où elle voisine avec celles des rois de France et des églises de France, sonne un peu comme une ultime revanche sur un destin contrarié. À l'instar de plusieurs autres fonds d'archives que mentionne notre ouvrage, le fonds Froehner<sup>1</sup> de Weimar, fort intéressant pour qui veut s'informer sur les relations culturelles franco-allemandes, et même finalement européennes, a été jusqu'ici à peine exploité, or les personnes capables de lire le gothique cursif sans formation en paléographie disparaissent peu à peu.

Également très instructif par ses annexes — une bio-bibliographie de KBH, une autre de RR, une bibliographie concernant les vases peints et une

1. Récapitulation dans ma notice « Wilhelm Froehner » du *Dictionnaire critique des historiens de l'art actifs en France de la Révolution à la Première Guerre mondiale*, en ligne (févr. 2009) sur <http://www.inha.fr/spip.php?article2325>.

chronologie de la polémique entre RR et Letronne, suivie d'un tableau de correspondance publication-lettres —, ce livre est paru presque au moment où fut célébré le cinquantenaire du Traité de l'Élysée sur l'amitié franco-allemande. Les auteurs espèrent qu'il contribuera à « faire mieux connaître et comprendre le fonctionnement et l'importance des échanges scientifiques et culturels entre les nations » (p. 13). À l'heure où les antiquisants allemands et autrichiens semblent avoir pris l'habitude

de s'adresser systématiquement en anglais à leurs collègues étrangers (sans se douter que cela peut en chagriner un certain nombre), nous ne pouvons que nous associer à ce vœu.

Marie-Christine HELLMANN,

*Maison de l'archéologie et de l'ethnologie René-Ginouvès,  
CNRS, UMR 7041, Université de Paris-Ouest,  
21, allée de l'Université,  
92023 Nanterre Cedex.  
marie-christine.hellmann@mae.u-paris10.fr*